Document generated on 04/23/2024 4:07 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le sale boulot de l'Homme

Éric Valiquette

Number 80, Winter 2004

Quand on aime...

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3381ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Valiquette, É. (2004). Le sale boulot de l'Homme. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (80), 80–82.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le sale boulot de l'Homme

Éric Valiquette

« J'ai soif », dit-il. Qu'une toute petite soif, empreinte de lassitude. Une soif que seul l'ennui provoque. Le majordome sourd de la pénombre et s'avance, grimaçant, l'échine courbée par le poids de mille révérences. « Le roi a dit qu'il avait soif ! » lance-t-il, exaspéré. Aussitôt, les fleuves dérapent, sortent de leur lit douillet, et le roi, amusé, les observe s'arrondir à ses pieds. L'enfant a tout ce qu'il désire. Dès qu'il pose son arrière-train sur le trône, de gracieuses nymphes peignent ses cheveux d'archange, tandis que d'autres, plus belles encore, massent les deux délicates enflures qui lui servent d'épaules. Et tant mieux s'il ne voit rien des cruautés qu'édictent les lois de son royaume. Il profite simplement de ce qu'on lui offre. Et chaque soir, avant de s'endormir, il se demande ce qu'il a bien pu faire pour être ainsi choyé.

L'enfant a été couronné à la mort de son père. Une mort suspecte, évidemment. Du moins, c'est ce qu'on lui a raconté. Bien que le roi ait été despotique, voire sanguinaire à ses heures, le peuple n'a pas transmis sa haine au petit. Il semble même soulagé de le trouver candide et sans aucune perfidie. Ses vassaux se sont tout simplement rendus à l'évidence ; le regard de l'enfant n'a rien de l'abyssale gravité qu'avait celui de son géniteur. Partout dans le royaume, cela suffirait à le rendre sympathique. Mais il y a aussi que le peuple, avide de spectacle, prend grand plaisir à voir l'enfant s'agiter, remuer dans tous les sens lors des cérémonies qui trop souvent s'éternisent. Cela en fait sourire plusieurs ; un luxe prohibé sous le règne de son prédécesseur.

Quand il en a marre de toutes ces flagorneries, le petit roi se réfugie ailleurs. Il rejoint des mondes imaginaires, cavale aussi loin qu'au delà de ses rêves, à des lieues d'une réalité pleine de spleen qui s'installe trop souvent chez lui comme une rengaine. Le roi fuit son royaume et son exil est salutaire. Il est celui des ailleurs sans nom, bien plus francs, plus honnêtes que cette vie

d'apparence, rongée par la routine et dont le décorum exalté occulte toute vérité. Par le rêve éveillé, il se dérobe à ses ministres qui lui suggèrent, depuis quelques mois déjà, de se mettre un peu plus de haine et d'ordres en bouche. Et très souvent, au saut du lit, le roi se demande ce qu'il a bien pu faire pour mériter tout cela.

On lui a répété cent fois qu'un roi devait d'abord condamner, ensuite sanctionner, pour enfin châtier. Mais cette méthode ne lui plaît guère. Sa voix, enrobée d'un feutre clair, fait contraste avec la froidure des commandements qui sévissent à l'extérieur quand, dans l'été rouge, les généraux rythment la cadence de leur bataillon. C'est toujours en dernière instance, une fois que ses sujets l'ont acculé au pied du mur, que le roi donne dans l'impératif. Et encore, les ordres qu'il lance ressemblent plutôt à de fades énoncés de regrets, à de douces prosodies qui chantent les édits, les projets de lois. Et lorsqu'il doit se commettre dans un discours, il y va de quelques phrases, légères et virevoltantes. Des paroles aussi follement légères que le vent qui s'affale de la cime des chênes qui bordent le palais. De celles qui tombent des cieux ; le seul endroit sur lequel il voudrait bien régner, lui qui n'est pourtant qu'un triste terrien.

Depuis le tout début de la journée, une chaleur impossible danse autour du soleil. Il y cuit là, en halos orangés, de vaporeuses ondines de lumière. Le roi en profite pour chasser ses tracas. Il cabriole dans les prés, nu-corps, sans cape et sans reproche. Les serviteurs, haletant à sa suite, ponctuent le trajet de pauses fréquentes afin d'essuyer du revers de leur manche leurs fronts qui suent. Le roi se faufile à travers les herbes hautes, comme une aiguille surjetant l'étoffe, laissant derrière lui, cousu de fils de rires, un long édredon de bonheur. Il jubile, plante au ciel ses amygdales et laisse s'échapper, en un filet doux et mélodieux, une ode à la pureté du moment. Couché dans l'herbe, pensif, il contemple le ciel. Sans qu'il s'en rende compte, la nouvelle lune est apparue, aussi soudaine que frêle, livrée sans bruit. Mais ce soir, elle ne semble plus avoir d'âme, la lune. Une lune transie par le silence. Aussi froide que la réalité. Si lourde de

peine qu'elle étire, jusqu'à la témérité, le long fil invisible qui suspend toute sa romance à l'enceinte céleste.

Vigoureusement, on tire le roi de son lit. Plus aucun de ses rêves ne résiste à l'intrusion ; pas même celui-ci. On bande ses yeux encore pleins de sommeil. Puis on le conduit à l'extérieur. Des hommes. Plusieurs hommes. La main de l'un d'eux pèse fermement sur son bras. Dans l'horizon noir du couloir, un écho cherche sa longue réverbération. Après quelques minutes de marche, ils s'arrêtent brusquement. Une porte grince. Tous entrent dans une pièce. Avec une étonnante politesse, on propose à sa majesté de s'asseoir. L'enfant acquiesce, par obligation. On défait ses œillères. La lumière lui foudroie la pupille ; un jour simulé, un jour de néon. Devant lui, il reconnaît ses ministres. Étrangement, chacun d'eux le salue et repart aussitôt. Loin derrière, des claquements de portes se répercutent sourdement. Même terrorisé, il a compris. Il sait avec exactitude ce qu'il doit faire. Il a répété ce geste près d'une dizaine de fois, toujours sans rien demander, sans jamais pousser la réflexion jusqu'à comprendre. Il fera ce qu'on lui dit de faire, une fois par mois, à la nouvelle lune.

Il approche ses mains d'un immense cylindre nickelé de la taille d'un homme. Il en tâte le pourtour, comme pour l'apprivoiser. Effleurant de ses deux mains presque jointes l'objet, il arrive à une toute petite ouverture. Il y plonge les doigts, en ressort deux longs fils qu'il fait habilement glisser le long de ses doigts. Son travail est minutieux, capital. Il réussit à les joindre en prenant grand soin de ne pas faire sourdre de ses mouvements un geste trop ambitieux. Le roi retire ses mains de la carcasse métallique. Essuie son front en sueur. Le travail est fait. L'ogive est amorcée.

Cette nuit, il ne se demandera pas ce qu'il a bien pu faire pour être le roi du monde. Il a compris que seuls les enfants ont les mains assez fines… pour faire le sale boulot de l'Homme.